Zeitschrift: Schweizer Monatshefte : Zeitschrift für Politik, Wirtschaft, Kultur
Herausgeber: Gesellschaft Schweizer Monatshefte
Band: 77 (1997)
Heft: 5

Artikel: Denis de Rougemont ou la conscience d'une époque (1906-1985)
Autor: Ackermann, Bruno
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-165746

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Bruno Ackermann, *né en 1957 à Sidney, docteur ès lettres de l'Université de Lausanne. Membre du Curatorium Denis de Rougemont, Membre du comité de rédaction de la revue «Cadmos» (1986–1992). Il poursuit actuellement des recherches sur l'histoire intellectuelle et des intellectuels en Suisse romande.*

Denis de Rougemont ou la conscience d'une époque (1906–1985)

En Suisse alémanique, Denis de Rougemont reste méconnu alors même qu'il est, avec Friedrich Dürrenmatt et Max Frisch, l'un des écrivains les plus doués et les plus féconds de sa génération. De son œuvre, faite d'une trentaine d'ouvrages et de milliers d'articles, se dégage une morale de la pensée et de l'action, une éthique cohérente de la responsabilité humaine dont la finalité dernière est la quête de la liberté.

Rougemont participe de l'histoire intellectuelle et littéraire, suisse, française et européenne. Mieux, il la survole: d'abord par son éducation protestante, par le jeu des alliances ancestrales et des cousinages qui le relient à l'Europe entière; ensuite par son engagement fédéraliste et ses combats en faveur de l'union de tous les Européens; enfin, par son analyse profonde de la culture et de la civilisation du Vieux Continent. Témoin, observateur lucide et acteur engagé dans les réalités de son temps, il incarne la conscience d'une époque.

Formé à l'Université de Neuchâtel, Rougemont cherche un sens à sa vie, et parcourt l'Europe centrale, prêt à vérifier l'adage nietzschéen: *«Werde was du bist»*. De cette quête sentimentale, il tira la matière de son premier ouvrage, «Le Paysan du Danube» (1932), un recueil de textes en prose, enrichi d'un «Petit journal de Souabe», qui se veut une *«contribution à l'archéologie des états d'âme»* découverts dans le prisme d'une géographie mystérieuse et une évocation d'un monde en disparition, dont il cherche à recomposer la rumeur profonde: l'Europe du sentiment, *«patrie de la lenteur»*, de la métamorphose et du paradoxe.

Au-delà de tentations purement littéraires, ses écrits de jeunesse reflètent sa prise de conscience du malaise profond qui habite le siècle, et la littérature en général: la perte d'une foi et la démission de l'homme. Bien qu'il soit attiré par le surréalisme et le romantisme, ses préoccupations sont d'abord métaphysiques, morales, et politiques. Rougemont dénonce les errances et les hypocrisies de son temps, s'interroge sur l'avenir de la littérature, guidé par une intuition première: la nécessité d'agir, de révolutionner l'homme.

Le temps de l'engagement

La rencontre à Paris de jeunes intellectuels en proie aux mêmes inquiétudes le plonge dans un climat propice aux grands débats d'idées. Rougemont découvre le message prophétique de la théologie dialectique de *Karl Barth*. Il fonde en 1932 la revue *«Hic et Nunc»*, où il défend une attitude fondée sur le *«principe d'une politique du pessimisme actif»*, ou d'un *«activisme sans illusions»*, qui repose sur l'acceptation d'un Dieu transcendant et commande une attitude révolutionnaire dans la mesure où celle-ci s'érige en obéissance aux ordres de la Parole.

La même année, il publie dans *«La Nouvelle Revue française»* un article remarqué sur *Goethe*. Sur la demande de *Jean Paulhan*, il dirige le *«Cahier de revendications»* de la jeunesse française. Dans ces conclusions, Rougemont dresse contre le matérialisme des intellectuels marxistes les exigences d'humilité et de pauvreté, et prône une révolution authentique, spirituelle d'abord. La rencontre d'*Alexandre Marc* et d'*Arnaud Dandieu* décide de son engagement dans les mouvements personnalistes. Avec ses amis, il fonde le groupe de l'Ordre Nouveau, et, en 1933, la revue du même nom. Refusant le *«désordre établi»*, ce mouvement appelait à une révolution constructive, non sanglante, fondée sur le primat de la personne humaine sur toutes autres valeurs.

Durant cette période, Rougemont mûrit ses premiers ouvrages de doctrine, dont sa «Politique de la Personne» (1934). Ce re-

cueil d'essais postule le primat de la *personne* et de son lien indissoluble à la communauté. L'auteur y exprime sa volonté de rendre l'homme, en charge d'une *vocation* intime qui n'est pas un droit, mais une parole reçue de Dieu et obéie, à son destin spirituel. Dans son diagnostic sur la crise de civilisation, il observe que l'homme moderne a perdu la mesure de l'humain, et que le devoir des intellectuels est *«de conduire une critique des mythes collectivistes»*, de rétablir les valeurs fondamentales et concrètes de la *personne,* et de bâtir des institutions qui la respectent: le fédéralisme. Développant une analyse du marxisme proche de celle de *Berdiaeff*, l'essayiste voit dans le communisme un abaissement de l'humain. Il dénonce pêle-mêle l'uniformisation des systèmes totalitaires, le conformisme bourgeois et l'oppression capitaliste, l'illusion d'une démocratie individualiste, et la montée en puissance des grands mythes collectivistes. Face au péril totalitaire, il s'agit de retrouver le sens profond d'une politique et d'une société à *«hauteur d'homme»*, *«dont le principe de cohérence s'appelle la responsabilité de la personne humaine»*. Ce livre de doctrine, où s'affirme une vision protestante dans la ligne de *Kierkegaard* et de *Karl Barth*, ouvre une voie originale au sein du mouvement personnaliste. La *personne*, c'est l'homme en acte, libre *et* responsable, module universel de toute communauté humaine, consciemment et volontairement engagé. Distincte de l'individu, la *personne* représente l'attitude créatrice de l'homme, et vit dans le risque et dans la décision.

Le temps de l'histoire

En automne 1935, Rougemont accepte pour un an un poste de lecteur à l'Université de Francfort. Cette expérience est relatée dans son *«Journal d'Allemagne»* (1938), l'un des rares ouvrages qui aidèrent à comprendre la véritable origine et l'essence même du national-socialisme. Rougemont dément les explications fournies par les marxistes (défense du capital), les nationalistes (hystérie collective) et les démocrates (tyrannie), et décrit la nature réelle du phénomène, qu'il rapproche du jacobinisme français de 1793: la dictature au nom du peuple, la centralisation extrême dans tous les domaines de la vie sociale et affective, la suppression brutale et militaire de toute expression libre, la répression et le nivellement des esprits, les fêtes symboliques, la divinisation des masses et l'exaltation de la nation. Le succès du régime hitlérien se manifeste par son caractère sacral et l'attraction passionnée qu'exerce une religion nouvelle sur des masses athéisées et décomposées par un siècle d'individualisme où tous les liens sociaux et politiques, spirituels et humains sont dissous. Pour Rougemont, l'État hitlérien, né de la misère et de l'angoisse du peuple allemand, est l'expression d'une mystique religieuse. Face à ce phénomène d'une ampleur sans précédent qui lui inspire un *«frisson d'horreur sacrée»*, l'auteur appelle à la résistance la plus obstinée, à une renaissance spirituelle, enracinée dans un acte de foi chrétien, à une révolution morale qui restaure une autorité formée d'hommes responsables et capables de créer des institutions à la *«mesure de l'homme»*. Sur le plan politique, le fédéralisme s'avère la seule alternative raisonnable qui puisse faire échec au totalitarisme.

À la suite d'un article condamnant l'entrée d'Hitler à Paris, les autorités fédérales, l'envoient aux États-Unis pour une tournée de conférences.

De retour en France, il mène de front des activités de conférencier et de journaliste, fréquente le Collège de sociologie fondé par *Roger Caillos* et ses amis, et nourrit de nombreux projets d'ouvrages de critique littéraire, d'esthétique et de philosophie. Il intervient dans le débat qui oppose les communistes et les chrétiens, où il explique que *«la vérité du communisme résulte de la trahison du christianisme par la chrétienté»*.

Combats pour la liberté

En Suisse où il est mobilisé, Rougemont fonde la «Ligue du Gothard», l'une des premières manifestations de l'esprit de résistance européen, dont il rédige en 1940 le Manifeste. Entre-temps, en vue de l'Exposition Nationale Suisse, il écrit *Nicolas de Flue* (1939), légende dramatique mise en musique par *Arthur Honegger*, pour célébrer non point l'esprit d'une défense spirituelle au service de fins politiques, mais un esprit de résistance civique et spirituelle contre les inclinations malsaines de certains de ses compatriotes. À la suite d'un article retentissant publié le 17 juin 1940 dans le *«Gazette de Lausanne»* condamnant

l'entrée d'*Hitler* à Paris, ses prises de position deviennent gênantes pour la politique de neutralité prônée par les Autorités fédérales, qui l'envoient aux États-Unis pour une tournée de conférences.

L'artisan de l'Union des Européens

En 1947, Rougemont est convié au premier congrès de l'Union européenne des fédéralistes, où il pose les fondements spirituels du fédéralisme. À ses yeux, une fédération ne saurait construire sereinement et durablement son avenir qu'en se fondant sur la notion de personne et en renonçant à tout esprit de système. En 1948, il joue un rôle éminent au Congrès de La Haye et obtient de haute lutte la rédaction finale du *«Message aux Européens»* qui réclamait *«une Europe fédérée, rendue dans toute son étendue à la libre circulation des hommes, des idées et des biens», «une Charte des droits de l'homme», «une Cour de justice»* et une *«Assemblée européenne où soient représentées les forces vives de toutes nos nations»*. La même année, il publie «L'Europe en jeu», recueil de discours et d'articles qui jalonnent les étapes de son engagement européen. D'autres ouvrages de la même veine suivront: «Les Chances de l'Europe» (1962), «Lettre ouverte aux Européens» (1950), «L'Un et le Divers ou la cité européenne» (1970), «Le Cheminement des Esprits» (1970). Il se fera aussi historien, avec «Vingt-huit siècles d'Europe» (1961), sorte de chronique des prises de conscience successives, d'Hésiode à nos jours, de l'unité de culture du Vieux Continent, puis avec «La Suisse ou l'Histoire d'un peuple heureux» (1965), un modèle d'histoire culturelle. Ce sont autant d'étapes d'un même effort, au service d'un même engagement: la construction d'une Europe unie, dont la Suisse, fidèle à sa destinée, ne saurait être écartée.

Denis de Rougemont (l.) 1955 mit Robert Schuman, dem anderen Vater des europäischen Einigungsgedankens.
Photo: Jean-Pierre Pedrazzini.

Militant activement au sein des mouvements fédéralistes[1], il organise, sous les auspices du Mouvement européen, la première conférence européenne de la culture, qui se tint à Lausanne en 1949, et inaugure, l'année suivante à Genève, le Centre européen de la Culture, qu'il présidera jusqu'à sa mort, et dont la mission est de donner une voix à la conscience européenne, d'offrir un lieu de rencontre et d'exercer une action de vigilance critique sur les grandes questions de l'heure. Entre 1950 et 1967, il préside le Comité exécutif du Congrès pour la Liberté de la Culture, formé d'intellectuels et d'écrivains de renom soucieux de défendre la culture européenne face à la propagande soviétique, participe à la création de la revue *«Preuves»*, préside quantité de réunions et de colloques internationaux, dont la première Table ronde du Conseil de l'Europe. Dès les années cinquante, il crée nombre d'associations et de fondations à vocation culturelle, dont l'Association européenne des Festivals de musique, les Agences de Presses européennes, la Fondation européenne de la Culture, l'Institut universitaire d'Etudes européennes, dont il est le directeur, l'Association écologiste européenne ECOROPA, le Groupe Cadmos, dont il rédigera le rapport au Peuple européen, «Sur l'état de l'union de l'Europe» (1979), le Groupe de Bellerive, organe de réflexion sur les orientations de la société industrielle et initiateur de travaux pionniers sur des dangers du nucléaire, et enfin la revue *«Cadmos»*.

Une nouvelle morale du but

Dans son dernier grand ouvrage, «L'avenir est notre affaire» (1977), Rougemont décrit sa vision politique et philosophique du XXe siècle. Ce livre-testament se présente comme un examen de fond sur la crise globale des systèmes socio-politiques provoquée par la mauvaise gestion de la Terre. Il est une réflexion toute de lucidité sur le sort de la civilisation occidentale et sur les remèdes possibles pour conjurer l'angoisse du devenir dans nos sociétés. Le XXe siècle a développé une dialectique mortelle pour l'homme, dialectique entre les mythes du

1 Cf. Mary Jo Deering: Denis de Rougemont. L'Européen, Fondation Jean Monnet pour l'Europe, Lausanne 1991.

Progrès et une croissance économique effrénée, entre la technologie nucléaire et le mythe tout-puissant de l'État-Nation, générateur de guerres et cause première des déséquilibres et des périls qui en résultent. Au premier rang de ceux-ci figurent la centralisation et l'inflation bureaucratique, l'attentisme ou l'opportunisme des politiques, la passivité des citoyens, l'alignement des intelligences et des comportements, la déperdition de la responsabilité civique et le gaspillage des ressources. Face à l'incapacité des États-Nations à répondre aux défis de l'avenir, l'auteur propose le recours à l'écologie, définie au sens le plus large de *«système des échanges et des interactions entre Nature, Cité, Personnes»*, c'est-à-dire d'un éco-système qui offre à l'homme la possibilité de coexister dans la diversité et de gérer durablement les ressources de la planète Terre.

Sur le plan politique, une Fédération des Régions s'avère la seule alternative possible face à la puissance et au dogme de l'État-Nation. La Région à géométrie variable, définie comme un espace de participation civique, permet un rééquilibrage des compétences, des pouvoirs et des ressources d'énergie, la sauvegarde de l'environnement, la reconstruction d'un tissu de la vie sociale et de la communauté humaine. Sur le plan philosophique, la redécouverte des dimensions spirituelles et personnelles de l'homme, de ses responsabilités éthiques, est la réponse créatrice face au destin d'un siècle destructeur. L'avenir de nos sociétés ne doit plus être lié aux seuls impératifs technologiques ou aux nécessités économiques, mais à l'entier de l'homme. Ce choix est révolutionnaire, car il exige de l'homme qu'il change radicalement les finalités de la société, et appelle chaque citoyen à une prise en charge de son avenir pour remédier aux défaillances des États.

La redécouverte des dimensions spirituelles et personnelles de l'homme, de ses responsabilités éthiques, est la réponse créatrice face au destin d'un siècle destructeur.

La conscience d'une époque

Le destin intellectuel et littéraire de Denis de Rougemont dévoile des exigences fortes dans l'ordre de la création. Son œuvre est d'abord le témoignage d'une existence vécue au cœur de l'Histoire. Elle dévoile une interrogation fondamentale sur la mission que tout écrivain assigne à son propre travail: répondre à sa vocation par l'écriture est son acte d'engagement; être présent au monde est sa réponse aux défis du temps, aux tumultes de l'Histoire. La question des finalités dernières et du sens de la vie ont été au centre de ses préoccupations. Jamais résigné à proclamer, non seulement les droits, mais surtout les devoirs de la personne humaine, Rougemont participe à l'histoire intellectuelle de son siècle à la manière d'un prophète et d'un pèlerin de la liberté. Témoin du monde et témoin de Dieu parmi les hommes, les yeux et le cœur bien ouverts, il peu être considéré comme la conscience active d'une époque[2]. ✦

2 Cf. Bruno Ackermann, Denis de Rougemont. Une biographie intellectuelle, Genève, Labor & Fides, 2 vol., 1996.

SPLITTER

Genauso wie der «Wachstumswahn» in modernen Staaten wie Deutschland ein moralisches Vakuum hinterlässt, so erweist sich die abstrakte und materialistische Qualität der Europaidee als unzureichend, um ihre eigenen Institutionen zu legitimieren und das Vertrauen der Bürger auf Dauer zu halten. Das Ziel der Vereinigung allein reicht nicht aus, um das Vorstellungsvermögen und die Loyalität der Aussenstehenden zu motivieren, zumal es nicht länger das Versprechen grenzenlosen Wohlstandes in sich birgt.

Toni Judt, Grosse Illusion Europa – Gefahren und Herausforderungen einer Idee. Aus dem Englischen von Susanne Hornfleck. Carl Hanser Verlag, München und Wien 1996.